

FAUT-IL ABOLIR SON MOI ?

Avec l'archimandrite Placide DESEILLE

Père Nicolas CERNOKRAK- Chers amis, nous nous réunissons pour notre quatrième rencontre et le sujet que nous allons aborder s'intitule: «Faut-il abolir son moi ? ». C'est un sujet qui est à la fois spirituel et existentiel. Il se trouve au cœur de notre tradition chrétienne. Nous avons souhaité réfléchir à ce sujet autour du père Placide que je remercie d'être parmi nous ce soir.

Christophe LEVALLOIS- La formulation du thème de ce soir peut paraître quelque peu provocatrice et inhabituelle au sein de l'orthodoxie. Faut-il abolir son moi ? Je ne sais pas si le mot «moi» appartient au langage théologique. Père Placide pourra nous le dire tout à l'heure. Si nous l'avons choisie, c'est qu'elle renvoie à des interrogations actuelles. C'est le genre de phrase que l'on entend beaucoup aujourd'hui, ou en tout cas l'esprit qu'elle véhicule, notamment sous l'influence de spiritualités inspirées du *New Age*, ou d'une compréhension plus ou moins juste de spiritualités orientales.

Ce thème va nous permettre d'aborder ce que l'on entend par individu et par personne dans la tradition chrétienne. Très souvent, on s'en rend compte dans nos conversations quotidiennes, il y a beaucoup de confusions et j'espère que ce soir nous mettrons fin à quelques unes de ces confusions à la lumière de l'enseignement des Pères.

¹ Rencontre du 20 mars 2003.

Je ne sais pas s'il est vraiment nécessaire de présenter le père archimandrite Placide. Je vais le faire en quelques mots: père Placide est moine du monastère de Simonos Pétra, au Mont Athos, et higoumène du monastère Saint Antoine le Grand qui est une dépendance de Simonos Pétra. Il est le fondateur de la collection « Spiritualité orientale » de l'Abbaye de Bellefontaine dans laquelle sont publiés de nombreux ouvrages remarquables et fondamentaux. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages et de nombreux articles, mais également traducteur, notamment de *L'Echelle sainte* de saint Jean Climaque, des *Homélies spirituelles* de saint Macaire ainsi que des psaumes d'après la Septante. Je signale aussi que dernièrement un de ses ouvrages vient d'être réédité en livre de poche, dans la collection « Spiritualité vivante », chez Albin Michel. Son titre est *La spiritualité orthodoxe et la Philocalie*. Enfin, récemment, deux articles, qui abordent en partie le thème de ce soir, sont parus. L'un dans *Christus* (n° 197, janvier 2003) s'intitule « l'anthropologie chrétienne à la lumière des Pères », le second dans *Buisson ardent — Cahiers saint Silouane l'athonite* n°8, dont le thème général est « Mystère et dimensions de la personne », porte le titre « L'union à Dieu et la prière ».

Pour commencer, père Placide, le mot « moi » appartient-il au langage théologique orthodoxe ?

Père Placide DESEILLE- L'expression est moderne, mais l'idée est ancienne. Dans l'Evangile, le Seigneur ne dit pas : « abolir son moi », mais « perdre son âme ». Il ne dit pas : « passer de la condition d'individu à celle de personne », mais « perdre son âme » et « la trouver ». Le terme « moi » n'est pas une expression théologique, mais on le trouve dans saint Paul: « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Gal., 2, 20).

Le terme *ego*, que l'on utilise couramment en français, est le terme qui sert pour désigner le moi en latin, et aussi en grec ; sans être un terme technique, il est employé dans le vocabulaire spirituel depuis longtemps.

Christophe LEVALLOIS- Abordons maintenant le cœur du thème de notre rencontre, que veulent dire, dans la tradition des Pères, individu et personne ?

Père Placide DESEILLE- En fait, les Pères n'ont pas à proprement parler d'exposé sur ce sujet. Là encore, employer les termes d'individu et de personne, c'est utiliser un vocabulaire relativement moderne ; mais ce que l'on veut exprimer par cette distinction est tout à fait conforme à la pensée profonde des Pères, même s'ils la formulent d'une façon un peu différente. (...)

Je crois que l'article auquel vous venez de faire allusion (il s'agit de celui

paru dans la revue *Buisson ardent*) reprend une conférence que j'avais donnée au centre Karma Ling, un centre bouddhiste situé au nord de Grenoble. J'y avais été invité par le fondateur de ce centre, le lama Denis, qui est français d'origine, mais possède une bonne culture bouddhiste et tibétaine. Il avait voulu organiser une rencontre entre bouddhistes et chrétiens, et il m'avait demandé d'exposer la conception à la fois patristique et orthodoxe de la vie spirituelle. C'est à cette occasion que j'avais été amené à traiter de la distinction entre l'individu et la personne. Ceci parce que dans la pensée bouddhiste, comme dans les traditions spirituelles indiennes et extrême-orientales en général, notre conception occidentale de la personne est inconnue.

Dans ces courants spirituels, le divin est conçu beaucoup moins comme un dieu personnel que comme un absolu divin indifférencié, impersonnel, dans lequel l'homme spirituel est appelé à se fondre, dans un effacement total de tout ce qui constitue son individualité. Dès lors, ce que nous appelons le progrès spirituel consiste en une abolition progressive de l'individualité, pour se fondre dans ce grand Tout, dans cette Energie divine qui constitue le fond de l'univers. Selon cette conception, toute dualité, toute distinction entre les êtres, même entre les individus humains, est une illusion; les diverses méthodes, très élaborées, de spiritualité ont pour but d'amener l'homme à réaliser expérimentalement le caractère illusoire de ces distinctions, à faire une expérience de fusion avec cet Absolu divin, où toute conscience de l'individualité propre, du « moi » s'abolit.

On retrouve une conception assez voisine de cela en milieu chrétien avec Evagre le Pontique (+ 399). C'était un moine instruit du désert de Scété, disciple de saint Macaire d'Egypte, mais influencé par la tradition alexandrine et la pensée d'Origène, qu'il avait tendance à systématiser et à durcir. Evagre, dans une lettre à Mélanie l'Ancienne, n'hésite pas à dire qu'il faut que l'homme spirituel se fonde en Dieu, comme ce sera le cas de tous les individus humains dans le monde à venir, où leur individualité disparaîtra et où ils seront absorbés en Dieu comme une goutte d'eau dans la mer.

Dans les *Homélie spirituelles* attribuées à saint Macaire d'Egypte, admirables textes dont l'origine est encore très discutée entre spécialistes (ces textes sont pour une part un écho de l'enseignement des Pères du désert d'Egypte, et peut-être de saint Macaire lui-même) on trouve une réfutation à cette conception. L'auteur que nous connaissons sous le nom de saint Macaire insiste à la fois sur le fait qu'il y a bien une union réelle avec Dieu, et que, dans cette union, la volonté divine et la volonté humaine se compénètrent en quelque sorte comme le fer rouge est pénétré par le feu, mais que cependant, dans cette union à Dieu, la personnalité de chacun demeure distincte de celle des autres, que Pierre reste Pierre, Paul reste Paul, et cela même au-delà de la mort, dans

l'éternité. Après la résurrection corporelle, chacun restera une personne distincte des autres, ce que nous appelons l'individualité aura disparu, sans que l'identité de cette personne soit abolie.

C'est ceci qui amène à établir une distinction entre « individu » et « personne », distinction que la pensée extrême-orientale et Evagre lui-même ne connaissaient pas.

Il y a ainsi deux conceptions du « moi », deux « moi » dans l'homme : le « moi » de l'individu, et la conscience de l'identité propre de l'homme. Au XVII^e siècle, nous lisons dans l'*Apologie de Port-Royal* de Pierre Nicole, l'un des grands solitaires, ce témoignage sur Blaise Pascal : « Feu Monsieur Pascal, avait accoutumé de dire que la piété chrétienne anéantit le moi humain et que la civilité humaine [– c'est-à-dire la politesse mondaine –] le cache ou le supprime. »

Pascal lui-même, dans ses *Pensées*, à l'article 7, dit ceci (et je pense que c'est à cet enseignement de Pascal que fait allusion Nicole) : « Le moi est haïssable » – on cite d'ailleurs souvent ce mot de Pascal plus ou moins isolé de son contexte – « Vous, Miton, vous le couvrez, vous ne l'ôtez pas pour cela, vous êtes donc toujours haïssable ». Pascal veut dire par-là que l'homme du monde couvre le moi, dissimule son égoïsme, mais il ne fait que le couvrir sans le détruire.

Pascal poursuit un peu plus loin : « En un mot, le moi a deux qualités : il est injuste en soi en ce qu'il se fait centre de tout. Il est incommode aux autres en ce qu'il veut les asservir, car chaque moi est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. Vous, par votre politesse mondaine, vous ôtez la commodité et non pas l'injustice et ainsi, vous ne le rendez pas aimable à ceux qui en haïssent l'injustice. Vous ne le rendez aimable qu'aux injustes, qui n'y trouvent plus leur ennemi, et ainsi vous demeurez injuste et ne pouvez plaire qu'aux injustes. »

Pascal entend donc par le « moi » l'homme en tant qu'individu, l'homme dont l'individualité est exacerbée, et qui, d'une part, tâche de satisfaire ses passions, ses propres désirs et, en même temps, est animé d'une volonté de puissance qui écrase les autres. Le « moi » est donc l'homme en tant qu'il se fait centre de tout, qu'il se déifie lui-même en quelque sorte et se considère comme le centre du monde autour duquel tout doit graviter.

Mais l'identité de l'homme se réduit-elle à cela ? Non. Dans l'union à Dieu – je reviens ici sur ce que j'avais développé devant les bouddhistes de Karma Ling –, l'homme reste un sujet conscient, il n'est pas absorbé en Dieu purement et simplement, il reste une personne (en grec : une hypostase) gardant son identité, mais il n'est plus un individu. Ici-bas, tant que l'homme n'est pas glorifié en son âme et son corps par la résurrection, il est pour une part un

individu, mais il est déjà potentiellement une personne (d'où la dignité inaliénable de tout être humain), et cette potentialité est appelée à se développer tout au long de sa vie grâce à son progrès spirituel.

Cette distinction entre individu et personne est éclairée par la conception chrétienne du mystère de la Sainte Trinité. Je crois que c'est seulement à la lumière du mystère de la Sainte Trinité que l'on peut bien concevoir la conception chrétienne de la personne. En effet, selon la doctrine chrétienne de la Trinité, Dieu est à la fois un et trine. Tant que nous fondons notre connaissance sur notre expérience quotidienne de ce monde, dans son état actuel où il n'est pas transfiguré, nous ne pouvons concevoir la distinction entre les êtres que comme une distinction d'individus. Chaque être n'est distinct des autres, pour nous, que dans la mesure où il est « quelque chose » d'autre que les autres ; son identité semble reposer sur ce qu'il a et que les autres n'ont pas, il se distingue ainsi des autres et par-là même est incité à s'opposer à eux.

Dans la conception chrétienne de la Trinité, le Père, le Fils et le Saint Esprit sont une même réalité ; ils sont le même Dieu unique, – et cependant ils sont trois sujets distincts, trois hypostases. Notre mot trois est ici très inadéquat car, justement, le chiffre trois suggère par lui-même une distinction entre des individus. Mais quand nous disons que Dieu est un et trine, par cette expression de trinité, nous exprimons quelque chose de très important : la personne est foncièrement un être de communion, puisqu'en Dieu, l'essence divine, l'être même de Dieu, ce que Dieu est, est commun aux trois, sans aucun partage ni division, – et cependant ils sont trois hypostases irréductiblement distinctes.

La personne humaine ne peut pas accéder à un tel degré de communion avec Dieu et avec les autres personnes. Précisément parce qu'elle reste une hypostase créée, quel que soit son degré d'union à Dieu, elle ne peut pas devenir « consubstantielle », au sens propre, à Dieu et aux autres hommes. Chaque personne humaine a une essence, une *ousia*, qui sera toujours numériquement distincte de celle de Dieu et des autres personnes. La communion s'établit non par une fusion des essences, mais par une compénétration de la volonté de chaque personne par l'énergie divine incréée du Christ ressuscité, moyennant le consentement et la coopération de chacune. Le progrès spirituel implique que l'homme se dépouille progressivement de son individualité, de toute volonté propre, de toute « appropriation » de biens spirituels ou matériels (saint Benoît, dans sa Règle, parle du « vice détestable de la propriété » !), « perde sa vie », pour entrer dans une communion plénière avec Dieu et, par-là même, avec les autres hommes.

Tout ceci ne peut être exprimé que d'une façon antinomique, puisque nous sommes obligés d'affirmer simultanément la distinction des personnes et la

non-pluralité de Dieu ; car nous professons une distinction au sein d'une communion, où tout élément proprement individuel, toute appropriation de la nature s'efface, et, de ce fait, une non-pluralité.

C'est ce que signifient les deux expressions : « unité d'esprit » et « Dieu tout en tous ». On trouve déjà l'expression « unité d'esprit » dans saint Paul (Eph., 4, 3), et elle a été reprise par les spirituels chrétiens, aussi bien dans la tradition orientale que dans la tradition latine du Moyen Age, chez les grands auteurs cisterciens du XIIe siècle. L'expression : « Dieu tout en tous » (1 Cor. 15, 28) désigne la condition eschatologique, où les hommes, transfigurés dans leur âme et dans leur corps par l'énergie du Saint-Esprit, perdront toute individualité, sans pourtant que soit abolie leur identité, leur personnalité, comme dans la Trinité, les trois divines Personnes ne possèdent rien en propre, ne s'approprient rien, car la nature divine est possédée en commun par les trois Personnes, chaque personne, cependant, étant réellement distincte des autres en tant que sujet. Mais il nous est difficile de concevoir ce genre de distinction car notre expérience courante, ici bas, ne nous fait toucher du doigt que des distinctions individuelles. C'est par un retour critique sur notre connaissance que nous pouvons arriver à percevoir un peu ce qu'est la personne.

Tout ceci est extrêmement important, car, dans la mesure où l'identité de l'individu se définit par ce qui lui est propre et qu'il ne possède pas en commun avec les autres, elle mène à une absence de communication et de communion, tandis que la personne ne possède rien qui lui soit propre, ne s'attribue rien qui la distingue des autres, mais possède ce que tous les autres possèdent, selon un mode personnel, car elle est un sujet qui est pleinement lui-même en étant ce que sont les autres.

Ces distinctions sont importantes pour comprendre la conception chrétienne de la société. L'humanité est souvent tiraillée entre deux conceptions de la société humaine : une conception libérale aboutissant à une société où les hommes affirment leur individualité, s'opposent les uns aux autres, sont en concurrence les uns avec les autres, et cette société est dominée par la loi de la jungle ; c'est une lutte à mort entre les individus, c'est le règne à la fois de la convoitise et de l'esprit de jouissance, et en même temps de la volonté de puissance et de l'esprit de domination.

A l'opposé, nous trouvons une conception totalitaire de la société, où les hommes peuvent paraître unis, ont tout en commun, mais cette unité, cette identité avec les autres vient de l'extérieur et est imposée par la coercition de l'autorité et par la pression du milieu, et chacun se sent opprimé parce qu'il n'a aucunement renoncé librement à son « moi » par amour de l'autre (ce qui n'est possible qu'avec l'aide de la grâce divine, qui nous fait participer à l'Amour

incr  ). Chacun peut sembler en communion avec les autres, mais en réalité, il n'en est rien, il est semblable aux autres, conforme à la pensée commune, mais par une coercition, par une contrainte qui étouffe son être profond.

A l'opposé de ces deux conceptions, également décevantes, une société personnaliste, – et c'est l'idéal de l'Eglise, Corps du Christ, – serait une société où chacun est ce que sont les autres, est en communion complète avec les autres, mais en restant parfaitement lui-même, car cette communion dans le dépouillement de toute appropriation serait le fruit d'un libre élan de chacun, où chacun exprimerait le meilleur de lui-même dans l'amour des autres. Les personnes de la Sainte Trinité sont pleinement elles-mêmes en étant ce que sont les autres. C'est en ce sens qu'un penseur russe, Nicolas F  dorov, disait : « Notre programme social, c'est la Sainte Trinité. »

Je crois que l'on pourrait mieux entrevoir ce que signifie cette distinction entre personne et individu en l'observant dans un domaine diff  rent, celui de l'art et de l'icône.

Si vous regardez les icônes, toutes les icônes qui représentent un même sujet, par certains cotés, se ressemblent. Prenez les icônes de la Nativité, elles respectent certains canons iconographiques que l'on retrouve partout, et nous reconnaissons immédiatement une icône de la Nativité, comme une icône de l'Annonciation, ou de n'importe quel épisode de la vie du Christ, ou même de n'importe quel saint. Cependant, surtout si l'icône a pour auteur un homme qui a une véritable personnalité d'iconographe, chaque icône est différente des autres; mais elle est différente en étant en même temps semblable, immédiatement reconnaissable par tous dans l'Eglise. Ce qui caractérise les diverses icônes d'un même sujet, c'est d'une part d'être à la fois très semblables les unes aux autres, on pourrait dire identiques en profondeur, et d'autre part, que des personnalités différentes s'y expriment, mais au sein d'une communion.

L'interprétation d'une icône conforme aux canons iconographiques ne pose pas de problème; on n'a aucune question à se poser pour savoir ce qu'a voulu dire ou exprimer le peintre. Il l'a fait à sa manière, selon son mode personnel, mais non pas en affirmant son individualité. Il n'a pas cherché à exprimer sa subjectivité, sa vision personnelle du sujet de son œuvre ; il n'a fait qu'exprimer la vision de l'Eglise qu'il avait intériorisée, et c'est pour cela que chacun reconnaît.

En revanche, si vous regardez une œuvre de l'art religieux moderne, tel qu'il s'est constitué en Occident depuis la fin du Moyen Age, vous constaterez que chaque artiste a voulu s'exprimer lui-même, exprimer son individualité; et par conséquent, il a représenté tel sujet religieux non pas d'une manière qui en

rendrait le sens immédiatement perceptible au spectateur, mais en exprimant sa manière propre de voir les choses, et non pas la vision de l'Eglise. On en arrive ainsi à un art qui est incommunicable, où chaque artiste ne fait qu'exprimer son individualité, sa subjectivité, et, à la limite, son œuvre est incompréhensible à tout autre que lui.

Ce qui vaut dans le domaine de la peinture, trouve également des applications dans tous les domaines de la vie sociale et de la vie spirituelle.

Dans l'article que j'ai donné à *Christus*, et auquel Christophe a fait allusion tout à l'heure, j'ai traité cette question de la distinction entre l'individu et la personne en recourant à une formulation un peu différente. J'insistais d'abord sur le fait que, selon la conception des Pères de l'Eglise, l'humanité est profondément une, il existe une unité ontologique entre les hommes. Certes, les hommes ne sont pas rigoureusement consubstantiels entre eux, comme les personnes de la Sainte Trinité ; mais ils ne sont pas non plus simplement des individus d'une espèce. Cette communion ontologique entre les hommes existe déjà sur le plan naturel, et le don de l'Esprit Saint ne fait que la porter à son point d'incandescence, à la réaliser dans sa plénitude.

Cette conception unitaire de l'humanité est partout présente chez les Pères; pour eux, la nature humaine est une, et ne forme qu'une unique image de Dieu.

Les êtres qui ne possèdent qu'une nature sensible, matérielle, n'existent qu'en tant qu'individus d'une espèce donnée. L'individu, comme tel, se différencie des autres par ce qu'il a, on pourrait même dire par ce qu'il est, par la portion déterminée de matière qu'il possède, qui forme son corps et qu'il ne peut pas avoir en communion avec les autres; il se différencie par les traits distinctifs qui le constituent dans sa singularité. En outre, l'individu ne possède pas de destinée personnelle, éternelle, car il est tout entier périssable et matériel.

Si l'homme n'était que matière, s'il n'était qu'un animal comme les autres, seulement un peu plus perfectionné, l'humanité ne serait qu'une horde d'individus régis par l'instinct et soumis à la loi de la jungle. Mais parce qu'il est aussi une âme - je n'aime pas trop l'expression «avoir une âme », l'homme est un corps et est une âme douée d'intelligence - il est en même temps une personne. Notre corps non transfiguré, ici bas, fait de nous, pour une part, des individus, mais en même temps, par notre âme spirituelle, nous sommes des personnes.

La personne diffère fondamentalement des autres personnes non pas par « ce qu'elle est », mais par « qui elle est ». Elle est un sujet différent, qui a son identité propre, mais qui n'est pas « autre chose » que les autres. Assurément,

les hommes n'ont pas comme les personnes de la Sainte Trinité, une essence numériquement une ; cependant, comme ces divines Personnes, chaque personne humaine en tant que telle se différencie des autres non pas par ce qu'elle est et par ce qu'elle possède, mais seulement parce qu'elle est un sujet capable de posséder, selon son mode propre et en étant parfaitement lui-même, ce qui est commun à tous ; c'est cela qui crée la communion entre les personnes.

La personne est donc essentiellement un être de communion. Sa destinée est éternelle, parce qu'elle transcende la matière et tout ce qui est périssable; tout homme possède une dignité personnelle, sans distinction de race, de sexe, ni de condition. Un handicapé, un être taré, l'embryon humain lui-même, tout autant que le plus grand génie sont des personnes, ayant une destinée éternelle, et étant fondamentalement des êtres de communion méritant un infini respect. Certes, l'homme devra progressivement « devenir ce qu'il est », réaliser de plus en plus sa condition de personne, mais il la possède radicalement dès les premiers instants de son existence.

Cependant, le péché tend toujours à rabaisser l'homme au rang d'individu en l'asservissant à l'esprit de jouissance et de domination, et c'est seulement dans sa condition eschatologique, quand l'homme sera ressuscité, transfiguré, après la résurrection à la fin des temps, que se réalisera en plénitude, sa qualité de personne. L'être humain est toujours une personne, mais il ne le sera pleinement que dans sa condition eschatologique, après la résurrection, lorsque son corps lui-même sera transfiguré et ne sera plus un principe d'individuation, d'individualité.

Christophe LEVALOIS- Peut-on établir une relation de l'individu et de la personne avec l'image et la ressemblance?

Père Placide DESEILLE- La distinction entre l'image et la ressemblance se situe à un autre point de vue. Elle n'a d'ailleurs pas exactement le même sens chez tous les Pères, mais un certain nombre d'entre eux ont établi une distinction entre l'image et la ressemblance qui est assez voisine de celle qui existe entre individu et personne. La Genèse nous dit que Dieu a créé l'homme « à son image, en vue de sa ressemblance », et certains Pères ont vu dans l'image l'état initial de l'homme appelé à la divinisation et capable d'en recevoir le don gratuit, mais devant coopérer à la grâce divine par son libre-arbitre pour que cette divinisation, cette communion aux énergies divines, se réalise en lui dans toute sa plénitude, autant que cela est possible ici bas. C'est cette réalisation plénière de la vocation du chrétien qu'ils qualifient de ressemblance. Image et ressemblance marquent donc deux états différents, et cela correspond aussi à ce

progrès par lequel l'homme, encore, pour une part, dominé par son individualité, accède de plus en plus à la pleine condition de personne.

Quand l'homme est pleinement transfiguré par les énergies divines, qu'il n'a plus de volonté propre, mais, comme le disait saint Paul, «ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » ; c'est à ce moment là que l'homme réalise pleinement sa qualité de personne, car il est en pleine communion avec Dieu, avec le Christ, et avec les autres hommes. Son moi, son mauvais moi ne fait plus écran, ne pose plus d'obstacle à la communion entre lui et Dieu et les autres personnes humaines.

Christophe LEVALOIS- Est-ce que l'on peut dire, d'une certaine manière, que l'individu doit accomplir une kénose -comme il y a eu une kénose pour le Christ- pour devenir une personne?

Père Placide DESEILLE- Assurément. Il doit se dépouiller de son moi, il doit — en un certain sens — l'abolir. On n'abolit pas son identité profonde, sa personnalité, à la différence de ce que demandent les religions et les philosophies extrême-orientales, mais il faut que l'aspect individuel du moi disparaisse, pour que le moi devienne un moi proprement personnel.

Père Nicolas CERNOKRAK- Les Pères utilisent beaucoup, lorsqu'ils parlent de notre éloignement de Dieu, le mot « passion », comme étant une sorte d'énergie déviée, mal gérée, et qui devient presque antinaturelle.

Père Placide DESEILLE- Oui. En Occident, saint Augustin a amené une certaine déviation de la pensée, en ayant une vision trop pessimiste de la nature humaine. Mais pour les Pères grecs, la nature humaine est foncièrement bonne, et donc toutes nos tendances, nos passions elles-mêmes ont été données par Dieu à l'homme pour son bien, pour l'aider à tendre vers Dieu, vers le Bien. Seulement, le propre du péché, c'est de gauchir, d'incurver cette tendance bonne vers l'*ego*, vers le moi et donc de la faire dévier. Le progrès spirituel ne consistera pas à anéantir ces forces qui sont dans l'homme, mais à les redresser et à les transfigurer.

Père Nicolas CERNOKRAK- Ce qui est tout à fait différent, car lorsque l'on parle de passion, on a l'impression que c'est toujours négatif.

Père Placide DESEILLE- Dans le vocabulaire de la spiritualité occidentale, au moins depuis la fin du Moyen Age, le mot nature est toujours envisagé de façon pessimiste. La nature et la grâce sont opposées ; il faut obéir à la grâce et combattre la nature. Pour les Pères grecs, il ne s'agit pas de détruire la nature, de la combattre, mais au contraire de la restaurer. L'homme est

véritablement conforme à sa nature, à ce que Dieu a voulu qu'il soit, lorsqu'il est divinisé, lorsqu'en lui l'élément personnel a pris vraiment le pas sur les tendances individuelles.

Yvan KOENIG- Chez saint Grégoire de Nysse, il y a l'image des tuniques de peau, c'est-à-dire que les passions sont données à l'homme en quelque sorte pour lui, en tout cas, après son expulsion du paradis, et que les passions peuvent être aussi un moyen que l'homme peut utiliser pour prendre conscience de sa finitude et pour faire retour.

Père Placide DESEILLE- C'est là ce redressement des passions dont je parlais.

Yvan KOENIG- Il y a peut-être aussi l'idée que par l'incarnation le Verbe assume la nature humaine dans sa totalité. Cela ouvre la possibilité à l'homme de sa divinisation et, dans une certaine mesure, cette divinisation de l'homme est supérieure à l'état qu'il a connu auparavant au paradis. Qu'en pensez-vous ?

Père Placide DESEILLE- Oui. Tout à fait.

Yvan KOENIG- Car à ce moment-là, la transfiguration de l'homme, c'est la transfiguration totale, ses passions sont transfigurées et il se retrouve dans un état qui est d'une certaine façon supérieure à la situation qu'il a pu connaître au Paradis. C'est une question que je me pose.

Père Placide DESEILLE- Il y a une phrase, dans l'hymne acathiste à la Mère de Dieu, que l'on trouve parfois traduite «détruis, anéantis la flamme de mes passions... ». J'ai eu l'occasion, il y a bien des années, de traduire cette hymne acathiste avec l'aide d'un moine roumain, le Père André Scrima. Ce dernier m'avait dit : il ne faut pas traduire «détruis ou éteints la flamme de mes passions », mais « tourne vers le bien la flamme des mes passions ». Ce qui est beaucoup plus positif et traduit une autre vision de l'homme.

Christophe LEVALOIS- Ce que nous venons de dire sur le fait de «tourner les passions vers le bien » nous amène au thème de la conversion, de la *métanoïa*, car l'individu est appelé à une *métanoïa*.

Père Placide DESEILLE- Oui, l'homme doit passer d'une condition où l'individualité domine à une personnalisation de plus en plus affirmée.

Christophe LEVALOIS- Cette *métanoïa*, cette transformation, quelles en sont les étapes et quelles sont les qualités à mettre en oeuvre?

Père Placide DESEILLE- L'un des moyens sur lesquels les Pères insistent beaucoup est le renoncement à avoir quelque chose en propre. Donc pauvreté, abandon de l'esprit de possession, d'accaparement, ce qui est l'une des tendances fondamentales de l'individu, et surtout abandon de la volonté propre.

Une grande importance est ainsi donnée à la fois au dépouillement personnel, sur le plan de la pauvreté, de l'avoir, et plus profondément, en ce qui concerne la volonté propre, à l'obéissance. Celle-ci est alors conçue non pas d'une façon juridique, comme la soumission à une autorité en vue du bien commun, mais comme une obéissance à tout homme, comme le disent les Pères, comme une attitude par laquelle nous ne cherchons pas à imposer aux autres nos goûts, nos préférences, nos envies, nos manies, nos tendances individuelles, mais grâce à laquelle nous entrons en communion avec eux, parce que nous nous efforçons d'avoir un même vouloir avec les autres, sans leur opposer notre vouloir individuel. C'est la signification patristique de l'obéissance, c'est pour cette raison que l'obéissance n'est pas, dans la pensée des Pères, seulement une vertu sociale ayant pour rôle d'assurer l'ordre dans la société en soumettant tout le monde à une autorité, mais elle est avant tout un moyen de se dépouiller de l'esprit propre, de l'esprit de propriété, de la propriété de soi-même, pour devenir un être de communion et passer du stade d'individu à la réalisation de notre caractère de personne.

Père Nicolas CERNOKRAK- Dans l'*Echelle* de saint Jean Climaque, ce sont les premiers conseils: ce détachement des objets et d'un ego possessif.

Père Placide DESEILLE- Il y a un traité de vie spirituelle court, mais remarquable, rédigé pour les laïcs par un théologien laïc d'origine suédoise, Tito Colliander, qui a vécu, je crois, en Finlande, c'est *Le chemin des ascètes* (éditions Bellefontaine). C'est un écrit un peu austère et rébarbatif au premier abord, mais qui est très profond et très fidèle à l'esprit des Pères. Ecrivant pour des personnes mariées, il leur dit que l'obéissance a autant d'importance pour elles que pour un moine dans son monastère, et qu'un homme marié ou une femme mariée a autant d'occasion d'obéir qu'un novice dans son monastère. Il donne quelques exemples concrets: votre femme vous dit de prendre votre imperméable, vous pensez qu'il va faire beau et qu'il va vous encombrer, mais si elle insiste, vous le prenez, vous n'allez pas la contredire. Un camarade de travail vous demande un service, vous pouvez le rendre mais cela ne vous dit pas grand-chose, faites-le quand même, abandonnez votre volonté propre.

J'ai eu l'occasion, il y a quelques années, de parler de tout cela, dans les mêmes termes, avec Arnaud Desjardins, qui est un homme d'origine protestante très marqué par l'Inde et qui m'avait demandé d'exposer la spiritualité orthodoxe lors d'une assemblée générale de son association. J'avais parlé de tout

cela et du rôle de l'obéissance dans la vie spirituelle de tout chrétien, marié et vivant dans le monde. Quelques temps après, j'ai reçu une lettre d'un couple: « Nous étions sur le point de nous séparer quand nous avons été à cette assemblée générale de l'association d'Arnaud Desjardins et quand nous avons écouté la conférence; nous avons été frappés tous les deux par ce que vous avez dit de l'obéissance mutuelle, même au sein d'un couple. Et nous avons essayé de mettre cela en pratique ». Cela a marché, ils sont maintenant un couple parfaitement ressoudé et il n'est plus question de séparation.

Père Nicolas CERNOKRAK- Justement, dans l'épître que nous lisons le jour du mariage, la première phrase est: « Soumettez-vous les uns aux autres» et après on utilise le même verbe en l'appliquant aux femmes.

Père Placide DESEILLE- Oui, et d'ailleurs on interprète souvent très mal la pensée de saint Paul concernant la soumission de la femme à son mari, mais le mari est comparé au Christ ; si le mari a l'autorité, c'est une autorité à l'image de celle du Christ qui est une autorité de service et d'amour, et pas du tout une autorité de domination, de pouvoir ; cela change tout.

Si on comprend ces textes de saint Paul d'une façon purement humaine et naturelle, ils sont scandaleux, mais si on les comprend dans le contexte de saint Paul, là, c'est très exigeant pour le mari s'il doit exercer l'autorité à la manière du Christ, c'est-à-dire une autorité faite essentiellement de service, de don de soin et d'abandon de sa volonté propre.

Une intervenante- De martyre!

Père Placide DESEILLE- Tout à fait. Le renoncement au mauvais moi est une sorte de martyre. Dans ce sens, oui ; cela ne veut pas dire que c'est sans joie.

Christophe LEVALOIS- Nous avons aussi une question sur une autre transfiguration, celle de la création.

Père Placide DESEILLE- Seul l'être humain peut être transfiguré au sens d'une communion personnelle consciente avec Dieu, mais justement dans le monde eschatologique, celui de la résurrection, c'est tout l'univers matériel qui sera lui-même dégagé du poids de la matière. Il restera matériel, mais la matière n'aura plus la condition qui est la sienne ici bas. Notre imagination ne peut pas le concevoir, car elle est très conditionnée par notre expérience actuelle; mais la conception chrétienne du cosmos présuppose que la matière est appelée à échapper à sa pesanteur, à ce qui fait d'elle un élément de séparation et d'opposition entre les êtres.

La matière elle-même sera une matière transparente, une matière transfigurée. Nous ne pouvons pas imaginer comment, c'est au-delà de toute imagination, mais il y a là quelque chose de certain. La matière sera divinisée elle-même, mais non pas d'une divinisation personnelle ; n'imaginons pas que mon chat ou mon chien seront personnellement divinisés, mais toute la matière du cosmos sera transfigurée par les énergies divines, l'homme étant au cœur de tout cela, et lui, vivant tout cela d'une façon consciente.

Mais il faut néanmoins en parler avec beaucoup de précaution. Dans l'eucharistie, nous avons une matière qui garde l'apparence d'une matière terrestre, mais qui en même temps est le corps du Christ ressuscité. Et quand dans *l'Apocalypse*, on lit que dans la cité céleste, il n'y aura plus de soleil, ni de lune, car l'Agneau sera cela, cela ne signifie-t-il pas que toute la matière du soleil, de la lune, des astres, tout la matière du cosmos, sera comme assumé dans le corps du Christ, mais justement sans se distinguer du Christ par une personnalité distincte. De même qu'ici bas, les saints donc n'ont pas une personnalité qui les distingue du Christ quand ils sont consacrés.

Père Nicolas CERNOKRAK- Saint Grégoire Palamas insistait beaucoup sur cette participation. Ici bas, déjà, nous participons.

Père Placide DESEILLE- Oui, tout cela est commencé ici bas. Nous en recevons la plénitude dans le monde de la résurrection, mais le propre de la vie chrétienne et sacramentelle est de nous initier à cela, de nous engager sur ce chemin de façon réelle.

Père Nicolas CERNOKRAK- L'individu, c'est quelque chose qui est contre la transfiguration ?

Père Placide DESEILLE- Qui est non transfiguré, et l'une des conséquences de la non-transfiguration est l'incommunicabilité.

Un intervenant- Le début de «Notre Père », il faudrait peut-être l'expliciter, pourquoi notre Père ... « que ta volonté soit faite et que ton règne vienne... »

Père Placide DESEILLE- Le règne de Dieu est justement cette transfiguration de la création et avant tout de l'homme.

Le même intervenant- Et «Que ta volonté soit faite au ciel comme sur la terre» ? C'est l'image à la ressemblance de Dieu.

Père Placide DESEILLE- Oui, tout à~fait.

Un intervenant- Je ne sais pas si vous en avez parlé en début de conférence, car je suis arrivé un peu tard, je voulais vous poser une question sur la nature humaine et la sexualité. Je ne sais si vous avez abordé cet aspect.

Les Pères de l'Eglise disent que la sexualité a été donnée à l'homme en prévision de la chute. C'est quelque chose que j'ai du mal à comprendre, c'est-à-dire le mode de reproduction tel qu'il était prévu au moment de la création d'Adam et Eve avant la chute, était un mode de reproduction virginal.

Dans le sacrement du mariage, on nous dit que la coupe nuptiale est chaste, dans ce cas, si elle est chaste pourquoi durant le carême faut-il pratiquer une abstinence sexuelle ?

Ensuite, vous avez parlé de nature ; en quoi la nature du Christ est-elle réellement semblable à la mienne puisque Lui a eu une naissance virginale ? On dit qu'il a pris toute la nature humaine – la nature déchue, sauf le péché – mais en quoi la nature humaine du Christ est-elle semblable à la mienne, puisqu'il n'est pas né d'une union d'un homme et d'une femme ?

Père Placide DESEILLE- Oui, mais ceci n'engage pas la manière dont le Christ est né, n'engage pas sa nature, ce qu'il est. De plus, il faut toujours penser que le chrétien ici bas est dans un état d'entre-deux, c'est-à-dire qu'il est par une partie de lui-même encore un individu, une nature non transfigurée, notamment son âme, mais l'œuvre de la grâce, la transfiguration déjà s'accomplit en lui progressivement. Si bien que, dans une certaine mesure, nous appartenons à un monde matériel non transfiguré, mais qui est travaillé intérieurement par les énergies de la transfiguration.

La sexualité en elle-même appartient à ce monde non transfiguré, ce qui ne veut pas dire mauvais, mais qui ne correspond pas à la condition eschatologique de l'homme. La sexualité, en particulier, tient pour une bonne part au caractère individuel de l'homme, d'ailleurs on la retrouve, analogue, chez les animaux. Elle n'est pas une chose mauvaise en soi, mais elle est dans son être profond du même ordre que notre matérialité non transfigurée qui fait de nous des individus et non pas des personnes. Mais si elle vécue de façon chrétienne, elle est déjà transfigurée de l'intérieur par la charité, par notre vie chrétienne, et d'une certaine manière, elle est travaillée par un élan qui l'amène à se dépasser elle-même dans ce qu'elle a encore de conforme au monde non transfiguré.

C'est un peu comme l'eucharistie, qui est un aliment à la manière terrestre, mais qui en même temps est d'un autre ordre, au travers lequel nous communions à cette nature, à cet état transfiguré de l'humanité où nous n'aurons plus besoin d'aliments et de nourriture.

Notre condition ici-bas est caractérisée par une appartenance plus ou moins grande encore au monde non transfiguré, à un monde matériel où la matière est dans son état d'opacité, qu'elle perdra lors de la résurrection, et où elle est déjà travaillée par la puissance de la Résurrection.

Toute la conception chrétienne de la sexualité s'explique à partir de là où, d'un côté, elle n'est pas mauvaise, elle peut être chaste, mais en même temps, il y a une aspiration dans l'idéal chrétien de la virginité et le Christ nous dira que dans le monde à venir, le mariage et la sexualité auront disparu. C'est la grande différence entre le paradis chrétien et le paradis musulman.

Elle ne supprime pas la sexualité, elle nous fait accéder déjà à cette transfiguration à laquelle nous sommes appelés.

Le même intervenant- La nature humaine du Christ...

Père Placide DESEILLE- Que le Christ soit né virginalement n'affecte pas sa nature humaine en elle-même.

Le même intervenant- Pourquoi dites-vous cela?

Père Placide DESEILLE- Je dis cela parce que le Christ a un corps semblable à tous les corps humains, il a une âme humaine ; cela n'affecte nullement les composantes de son être en tant qu'homme.

Yvan KOENIG- Il y a aussi une pédagogie qui peut s'exprimer à travers notre finitude, du fait que nous sommes limités, de nos échecs. Il y a une très belle page de saint Isaac le Syrien sur le fait que l'on apprend par ses échecs, par sa finitude, et que c'est notre mode à nous de pédagogie. Si l'on enlève les tentations, nul ne sera sauvé. S'il n'y avait pas cette confrontation quotidienne avec la limitation, avec le mal, nous ne progresserions pas. Il y a donc un côté positif aussi dans le fait que nous ayons cette nature limitée.

Père Placide DESEILLE- Si Dieu a voulu pour nous cette condition d'entre-deux qui est la nôtre ici bas, où déjà nous recevons les énergies divines, nous sommes greffés sur le corps ressuscité du Christ, source de ces énergies ; mais, en même temps, nous appartenons encore à un monde non transfiguré, la matière de notre corps ne l'est pas ; Dieu l'a voulu ainsi pour que notre divinisation soit vraiment le fruit de notre liberté, qu'elle soit vraiment nôtre.

Un intervenant (il pose une question sur l'enfer).

Père Placide DESEILLE- A propos de l'enfer, il y a un apophtegme de saint Macaire qui est remarquable parce qu'il nous donne une vision de l'enfer

tout à fait différente des diableries que représente l'iconographie médiévale en Occident. Dans cet apophtegme, l'un des damnés dit à saint Macaire que leur supplice consiste à ne jamais voir le visage d'un autre ; ils sont toujours placés l'un derrière l'autre, de manière à ne jamais voir le visage d'autrui. Grâce aux prières des chrétiens, de temps en temps, ils éprouvent un allègement qui consiste à voir fugitivement, à entrevoir le visage d'un autre. Je trouve que c'est là une vision extraordinaire de l'enfer. C'est la conscience tragique de la non-communion, la conscience de l'enfermement sur soi-même.

Un intervenant (une autre question sur l'enfer)

Père Placide DESEILLE- Il y a cette contradiction. L'enfer, c'est une contradiction vécue entre le fait que le damné reste une personne, radicalement, et sa manière d'être qui est radicalement opposée à cela. Il y a une sorte d'écartèlement. Il est fait pour la communion avec Dieu, il est fait pour la communion avec les autres et, en même temps, sa volonté de repli sur lui-même l'en prive.

Père Nicolas CERNOKRAK- Mais peut-on dire que cette affaire se vit déjà, avant même de parler d'eschatologie ?

Père Placide DESEILLE- Le pécheur, celui qui est attaché au péché grave, est déjà dans cette condition, seulement, il n'en est pas pleinement conscient, car, dans la vie terrestre, il y a énormément de distractions, de divertissements, comme dit Pascal, et cela fait que l'on n'est pas conscient, de façon habituelle, de ce néant dans lequel on est immergé, cet état de dislocation intérieure. Mais l'homme pécheur peut, de temps en temps, en prendre conscience, ce qui d'ailleurs peut être aussi le point de départ d'une conversion.

Père Nicolas CERNOKRAK- Bertrand Vergely a un sujet qu'il aime beaucoup développer ; il dit que le diable n'a pas de visage et qu'il cherche le visage de l'autre. Donc, il vole le visage, mais lui-même n'en a pas. C'est pour cela qu'il se sert de celui des autres. Le mal, l'incarnation du mal, ou l'individualité du mal n'a pas, ou comme le disait père Placide n'est pas. On le compare avec le nuage, la fumée, quelque chose qui disparaît, qui est de passage, mais il n'a pas d'existence en soi, c'est une énergie qui détruit mais qui n'a pas de personnalité en elle-même, néanmoins elle agit.

C'est pour cette raison que le nom, c'est déjà la personne, mais elle est une personne parce qu'elle est créée par Dieu, elle a cette finalité de vivre avec Dieu, de communier avec Dieu mais aussi avec l'autre, c'est ce que nous appelons dans notre langage *Ecclésia*, c'est la communion, la communauté, l'eucharistie, c'est toujours dans ce sens-là.

Une intervenante- Est-ce que la communion avec Dieu passe d'abord par la communion avec les hommes, ou la communion avec les hommes implique-t-elle d'abord la communion avec Dieu ?

Père Placide DESEILLE- Les deux sont inséparables. Pour reprendre la comparaison de saint Dorothée de Gaza, c'est comme si vous demandiez si dans une roue, il faut d'abord que les rayons tiennent au centre de la roue ou qu'ils commencent à se rapprocher les uns des autres. Les deux choses sont simultanées. Les hommes sont d'autant plus proches les uns des autres s'ils sont plus proches de Dieu, et d'autant plus proches de Dieu qu'ils sont proches les uns des autres. D'une certaine manière, il y a néanmoins une priorité de l'union à Dieu, dans la mesure où si nous sommes unis à Dieu, nous sommes unis aux autres. Dans la pratique, on ne peut pas séparer les deux aspects.